

éric pissan

photos de famille

accompagnées par
delphine bretesché

l'œil ébloui

*La photographie ne remémore pas le passé
(rien de proustien dans une photo). L'effet
qu'elle produit sur moi n'est pas de restituer
ce qui est aboli (par le temps, la distance),
mais d'attester que cela que je vois, a bien été.*

ROLAND BARTHES

Qui laisse une trace, laisse une plaie.

HENRI MICHAUX

LE BROUILLARD

(d'après un polaroïd d'Andreï Tarkovski)

C'est un paysage d'avant la création du monde je pense
et je ne peux retenir un sourire
y avait-il des paysages avant la création du monde ?
jamais je n'ai pu m'empêcher de croire que le brouillard
dissimulait quelque chose de mal accompli
le brouillard ne vient pas s'ajouter
il est la preuve que quelque chose manque

un poteau là devant existe assurément
mais la maison derrière n'est qu'à moitié assemblée
et ma main passerait au travers des arbres plus lointains

je me tiens dans l'inquiétude du matin
j'entends la voix de mon grand-père me dire – enfant –
que les matins de brume annoncent de chaudes journées
j'entends les mots comme si je les lisais
parce que je dois bien reconnaître que j'ai oublié la mu-
sique comme le timbre de cette voix aimée

au fil du temps
j'ai perdu tant de choses que j'étais pourtant certain de
garder à jamais.

LE CHIEN

La photo du chien
après toutes ces années
conservée dans l'album comme un remords
la preuve d'une trahison

le chien accroupi qui tire une longue langue
impossible de ne pas penser qu'il sourit
qu'il est heureux aux côtés de l'enfant que j'étais
assis moi aussi dans mon pantalon évasé
et mon pull seventies

le chien aimé qui trop souvent sautait la barrière
creusait en dessous
rongeait sa corde
pour aller attaquer les volailles du voisin

est-ce que les chiens sentent la haine ?
que comprennent-ils aux rancœurs ?
que savent-ils des querelles ?

ce voisin-là il n'avait jamais été possible de s'entendre
avec lui
sa suffisance
son mépris de celui qui travaille la terre contre ceux qui
– comme mes parents – mènent une autre vie
différente donc méprisable

et toujours chez lui le chien allait montrer les crocs
accomplissant ce que nous n'osions faire
et nous riions à l'idée qu'il morde un jour le voisin à
notre place

et quand il l'a fait
nous avons compris que nous aurions dû régler nos his-
toires sans lui
mais c'était trop tard nous avons dû le faire piquer.

L'ENFANT

J'éprouve toujours la plus grande difficulté à regarder
une photo de l'enfant que j'ai été
ce visage rond
ce short rouge
ces chaussettes sous les sandales
ce regard que le polaroid éclaircit
rien ne m'appartient plus

celui que je vois
c'est l'objet de ma mère
sa chose docile
et sans volonté
celui qui avait capitulé

la moindre expression de cet enfant
sa façon de sourire
le froncement de ses sourcils
tout rappelle ma mère
c'est son visage à elle qui affleure à la surface
de l'enfant.

UN DRAP

(d'après une photographie de Claude Rouyer)

L'enfant joue au fantôme
enveloppé dans le drap
les plis en masque solennel
seuls ses bras émergent

pieds nus sur le parquet
sans prendre garde aux échardes
l'enfant pose une couronne fleurie
sur sa tête disparue

l'enfant joue et se moque
des spectres et de la mort
parce que l'enfant vit dans l'éternité
jusqu'au jour où il est rattrapé.

UN PRÉSENT

(d'après une photographie de Patrick Devresse)

Lorsque cette photo a été prise la ville leur offrait un
cadre un écrin protégé du soleil
et un jour peut-être l'un d'eux les yeux brillants regarder
ce vieux cliché et il trouvera con de se laisser
émouvoir

ils n'y peuvent rien évidemment ils sont suspendus dans
l'instant
silhouettes d'une famille unie et heureuse
tous reprenant leur souffle – la grande seule un peu en
retrait un peu ailleurs déjà

quelque chose dans la photo bloque le curseur
le futur n'existe plus
ils marquent une pause tous les quatre dans un éternel
présent satisfait

ils respirent et observent et sont comblés par la douceur
des ombres
ils écoutent le vent et les murmures ensommeillés de la
ville
ils sont heureux sans avoir conscience de la perfection
de ce bonheur du sommet des escaliers
leurs vies sont accomplies – la plus petite a ce geste qui
ressemble à une caresse

le père seul regarde ailleurs
ils partagent l'un de ces moments impeccables que l'on
ne remarque jamais sur le coup
que l'on découvre par la suite
pépite dans le fouillis de la mémoire

le futur n'existe pas
aucun d'entre eux encore n'est allongé sans plus rien
voir
aucun d'entre eux encore n'est absent et le vent qui
glisse entre les rues les protège pour toujours.

LE CHÊNE

Le vieux chêne fendu en deux par un éclair
un soir à l'heure du dîner
calciné sans avoir pris feu
littéralement ouvert – éventré j'avais envie d'écrire bien
que les arbres n'aient pas de ventre – par la foudre

j'étais enfant
j'étais à quelques mètres
et je sais bien que je n'ai pas eu peur
ce fut d'une beauté fascinante

la photo a été prise le lendemain alors que les adultes
parlaient d'abattre le chêne avant qu'il ne s'effondre
sur le toit d'une maison ou la tête d'un passant

en moi j'ai gardé cette brusque explosion de lumière
ce scintillement blanc argent
et cet assourdissant déchirement de l'air
jamais je n'ai eu peur de l'orage
et je ne manque pas de contempler les éclairs à chaque
fois qu'il s'en produit un
sauf si je dors paisiblement

hier longtemps le vent a soufflé et le tonnerre grondé
ce matin le ciel est rayé de lambeaux violents
seul je bois un café dans le jardin
les pieds mouillés de pluies
je pense qu'un autre enfant aurait pu développer à vie
la phobie des orages
de voir la foudre écarteler un arbre
les mêmes scènes nous impressionnent différemment

et je me demande
moi
où se situent mes faiblesses ?

UNE PAUSE

C'est une photo qui n'a pas été prise
un soir
après de longues heures de route
un arrêt au sommet d'une corniche
avant l'arrivée

le vallon
le ciel si vaste empli de nuages
la toute première fraîcheur
l'os des montagnes en bordure d'horizon
certains moments anodins se gravent à jamais en notre
mémoire sans qu'il soit possible de les anticiper

un instant de silence où personne n'a pensé à prendre
une photo
– d'ailleurs il n'y avait rien à voir en particulier
photographie impuissante à rendre les panoramas
comme la plénitude apaisée d'un instant.

LA MÈRE

Des photos par dizaines dans l'album
rien dans ce sourire
dans cette fine beauté
dans cette douceur pudique
dans l'embarras d'être prise en photo
dans l'éclat de l'invincible jeunesse
ne permet de deviner l'empâtement résigné qui se pro-
duira après ma naissance.

